

Deutsch, Französisch und Englisch (S. 377–388) schließen sich vier Konkordanzlisten zu Inventarnummer, Fundkomplexnummern, Katalognummern, Seitenzahlen, Abbildungen und Anmerkungen (S. 389–421) sowie eine Liste der abgekürzt zitierten Literatur (S. 423–428), Abkürzungen (S. 429) und der Abbildungsnachweis (S. 430–432) an.

D–13156 Berlin
Tschaikowskistr. 60
E-Mail: gerdavbuelow@gmx.de

Gerda von Bülow

WILHELM REUSCH / MARCEL LUTZ / HANS-PETER KUHNEN, Die Ausgrabungen im Westteil der Trierer Kaiserthermen 1960–1966. Der Stadtpalast des Finanzprocurators der Provinzen Belgica, Ober- und Niedergermanien. Archäologie aus Rheinland-Pfalz volume 1. Verlag Marie Leidorf, Rahden / Westf. 2012. € 69,80. ISBN 978-3-86757-651-2. 380 pages avec 179 illustrations, 28 planches, 8 suppléments, 1 CD-Rom.

Cet ouvrage constitue en soi un cas d'école: fruit d'une fouille qui date d'un demi-siècle mais n'avait jamais été publiée, il montre tout ce qu'on peut attendre aujourd'hui d'une étude minutieuse et intelligente de la documentation ancienne, et donc tout ce qu'on perd quand on renonce à ce genre d'entreprise, réputée difficile.

Les recherches dont il est question ont été effectuées, entre 1960 et 1966, dans la zone occidentale des célèbres « Kaiserthermen » fouillés et publiés par D. Krencker et E. Krüger au début du XX^e siècle. Dans cet ensemble, sous la palestre du complexe thermal, W. Reusch avait pu mettre en évidence un grand complexe qu'il considérait comme une demeure aristocratique, avec une stratigraphie complète allant des débuts de la ville de Trèves jusqu'à la période médiévale. Il en avait tiré un manuscrit préparatoire pour une publication, interrompue par sa mort en 1995. L'étude du matériel céramique avait été confiée à M. Lutz et remonte pour sa part à 1971. C'est le mérite de H.-P. Kuhnen que d'avoir repris cette documentation et de la publier de manière critique, en y ajoutant naturellement sa propre interprétation de l'ensemble mis au jour. On trouvera donc dans cet ouvrage trois textes successifs, mais liés:

1. Le manuscrit laissé par W. Reusch, largement revu et contrôlé par Th. Fontaine, lui aussi mort entre temps. Il s'agit donc d'un texte complété après coup, avec, pour l'essentiel, une description des contextes fouillés, dans leur ordre de numérotation. W. Reusch avait suivi la présentation par phases « colorées » de D. Krencker et E. Krüger, que l'on retrouve tout au long de l'ouvrage et dans les planches hors texte associées, soit, de bas en haut: « verte », « rouge », « bleue », « brun », cette dernière précédant la construction du complexe thermal. Un CD-Rom permet de visualiser les grandes coupes.
2. Le manuscrit de M. Lutz, non repris et non réétudié, faute de financement adéquat.
3. L'interprétation critique de H.-P. Kuhnen. Pour comprendre l'ouvrage, on conseillera donc au lecteur de commencer directement par ce texte, après avoir lu le résumé général qui figure en tête du livre (p. XIII–XIV). Les deux premiers manuscrits doivent en effet être considérés comme de la documentation « primaire » et ancienne qui ne se lit pas commodément de manière suivie.

Il est important de souligner que W. Reusch fouillait avec les techniques et les méthodes des années 1960 et s'intéressait essentiellement aux architectures. De ce fait les contextes et assemblages de matériel, leur relation avec l'évolution architecturale du bâtiment ne répondent pas toujours à

ce qu'on pourrait aujourd'hui souhaiter, bien que la fouille ait été soigneusement conduite pour l'époque. Manquent aussi bien souvent, selon H.-P. Kuhnen, les observations fines sur les sols, par exemple les colorations qui indiquent les perturbations de nature anthropique. Le fait que le manuscrit de M. Lutz n'ait pas fait l'objet d'une réévaluation au vu de nos connaissances actuelles sur la céramique obère donc quelque peu un ouvrage par ailleurs fort bien réfléchi. M. Lutz, en son temps, s'appuyait, comme tout le monde, sur l'ouvrage fondamental d'E. Gose pour cataloguer le matériel non sigillée, mais on sait combien celui-ci est aujourd'hui vieilli. On constate, à la vue des inventaires (qui figurent en fin d'ouvrage) que sa chronologie repose essentiellement sur la céramique fine et que les productions dites « communes », alors mal connues, n'ont guère été utilisées pour la datation des contextes. Il est donc fort dommage que la DFG n'ait pas financé une nouvelle étude sur le matériel, celle qui figure ici étant assez largement obsolète et nuisant bien souvent à la compréhension de la chronologie.

Quels sont les éléments saillants de la fouille, tels qu'ils peuvent être reconstitués aujourd'hui, malgré ces lacunes de la documentation ancienne?

On soulignera, pour commencer, que les premières structures observées, antérieures à la construction du grand complexe architectural qui précède lui-même la palestre des Kaiserthermen, ne remontent guère au-delà de l'horizon tardif de Haltern. Il s'agit de canalisations de bois, de fosses, de poteaux, de niveaux de gravier. Bien qu'elles aient été observées de manière sporadique dans les sondages profonds et que leur distribution dans l'espace ne permette pas de reconstituer des ensembles cohérents (cf. planche h.t. 2), on ne manquera pas d'observer que leur implantation respecte les orientations ultérieures et sont donc très probablement contemporaines du plan régulateur primitif de la ville. Leur chronologie est bien celle qui avait été avancée dans sa thèse par J. MORSCHER-NIEBERGALL (*Die Anfänge Triers im Kontext augusteischer Urbanisierungspolitik nördlich der Alpen*. Philippika. Marburger Altertumskundl. Abhandl. 30 [Wiesbaden 2009]). On considérera donc, avec cette dernière, une mise en place de la voirie au plus tôt vers le tournant de l'ère et non vers le milieu de la seconde décennie av. J.-C., une conclusion dérangeante pour nos traditions historiographiques qui situent à cette époque la fondation de Trèves, en relation avec la construction du pont sur la Moselle.

C'est autour du milieu du 1^{er} siècle ap. J.-C., au plus tôt, selon H.-P. Kuhnen (qui suit ici W. Reusch) qu'apparaît l'édification d'un très vaste ensemble palatial (phase « verte »), dont la permanence et l'assiette générale ne seront guère altérées jusqu'à l'implantation des Kaiserthermen, malgré une série de remaniements respectivement attribués à la période flavienne (phase « rouge »), au tournant des deuxième / troisième siècles (phase « bleue »), à la période de l'Empire Gaulois (phase « brune »), avant que ne s'installe le complexe thermal, sans doute sous la seconde Tétrarchie. Cet ensemble palatial, qui dépasse probablement 6200 m², forme un U autour d'une vaste cour péristyle de 980 m², dont la partie orientale, détruite par les Kaiserthermen, est inconnue. L'aile occidentale montre une série de pièces apparentant cette zone à une *domus* privée, avec une seconde cour installée dans l'axe médian et des espaces parfois difficiles à caractériser, faute d'installations au sol (*oecus?*, *triclinium?*, *tablinum?*). On notera lors de la phase « rouge » la présence dans ces pièces de peintures attribuées au troisième style pompéien et, lors de la phase « brune », de la célèbre mosaïque de Polydus (pl. 13) dans la pièce 450, ce qui en fait sans doute un *oecus*. La partie méridionale abrite un complexe thermal, qui s'agrandit sans cesse, à chaque phase de reconstruction. Le secteur le plus important doit sans doute être reconnu dans l'aile nord, considérée par H.-P. Kuhnen comme un ensemble administratif à deux étages, avec des pièces chauffées depuis la phase « rouge » et sans doute une *aula* destinée aux audiences (pièce 217 > 316 > 422), avec une abside dans la dernière phase « brune », au cours de laquelle apparaissent aussi différents sols mosaïqués. Les planches d'état successifs et les figures en couleur 166–171 permettent de suivre

aisément l'évolution architecturale et fonctionnelle de cet ensemble. W. Reusch y voyait une demeure aristocratique; H.-P. Kuhnen, considérant ses dimensions imposantes et l'usage qui est fait, dans certaines pièces, notamment lors de la phase « rouge », de tuiles militaires, le compare en revanche à juste titre avec des ensembles de même taille, volontiers identifiés comme des résidences officielles de hauts fonctionnaires, généralement le gouverneur provincial: le palais du *dux* à Dou-ra-Europos, ceux de Césarée de Maurétanie, de Paphos, Gortyne, Aquincum, Cologne. Le tableau p. 303 et les plans comparés des figures 172–177 sont à cet égard éclairants et convaincants, de sorte qu'on peut assez facilement accepter la proposition, formulée par H.-P. Kuhnen, de voir là le palais du *procurator* équestre de Belgique et des deux Germanies, bien qu'aucune autre source, notamment épigraphique, ne vienne formellement corroborer cette hypothèse, pourtant le plus souvent avancée (voir R. HAENSCH, *Capita provinciarum. Statthaltersitze und Provinzialverwaltung in der römischen Kaiserzeit*. Kölner Forsch. 7 [Mainz 1997] 130–133).

Je m'abstiendrai de reprendre ici, point par point, le détail des évolutions architecturales de ce complexe exceptionnel. Les réflexions, les reconstitutions et la démonstration de H.-P. Kuhnen, à partir d'une documentation ancienne et lacunaire, on l'a dit, sont solides et forcent le respect, compte tenu de la difficulté du dossier. On pourrait évidemment, çà ou là, avancer une hypothèse différente, mais cela ne concerne que les détails. Je préfère souligner plusieurs points concernant la chronologie, notamment des débuts de ce palais (phases « verte » et « rouge »), où l'on sent bien dans quelles difficultés l'auteur s'est débattu.

Les listes céramiques 3 et 4 offrent un matériel bien trop restreint pour fonder de manière certaine une chronologie fine des premières occupations et notamment le début de la phase « verte ». Le corpus numismatique est lui-même indigent (p. 284 f.) de sorte que l'on en est réduit aux hypothèses à partir d'autres arguments, sauf à reprendre complètement, on l'a dit, l'étude du matériel. Les débuts de la construction du palais sont situés entre 40 et 60 par H.-P. Kuhnen; rien, dans les listes de céramique 3 et 4 ne s'opposerait vraiment à descendre le début de cette phase jusqu'au commencement du règne de Vespasien. C'est en fait la chronologie de la phase « rouge » qui est en cause, car elle conditionne, par ricochet, celle de la phase précédente. Elle est fondée principalement sur deux arguments: l'un est la présence de peintures attribuées, à juste titre, au troisième style pompéien, l'autre à celle d'estampilles militaires qui associent différentes légions présentes dans les Germanies à l'époque flavienne: il s'agit essentiellement de tuiles de la XXII^e *primigenia*, présentes à la fois dans la phase « verte » et dans la phase « rouge », et de la XXI^e *Rapax*, identifiées dans la phase « rouge » (tableau 2 p. 273). Ces tuiles sont considérées comme étant en position primaire, mais elles ne sont pas reproduites ni dessinées dans l'ouvrage, ce qui est bien dommage, car on pourrait avoir là des éléments de comparaison importants avec d'autres sites. Encore moins ont-elles fait l'objet d'analyses physico-chimiques. L'argumentation de H.-P. Kuhnen sur le caractère public du bâtiment repose en partie sur la présence de ces quelques estampilles, dont le nombre n'est d'ailleurs pas précisé, car seul un magistrat de haut rang pouvait disposer de ces matériaux, à son avis. Le procurateur de Belgique étant aussi celui des deux Germanies et disposant de leurs productions, l'explication se tient, en apparence. Mais elle invite à admettre que les tuiles ont pu voyager au loin, depuis la province inférieure, si l'on considère que les estampilles de la XXI^e légion datent de son séjour à Xanten, pendant la période julio-claudienne, ou à Bonn jusqu'aux guerres de Domitien contre les Chattes, soit entre 70 et 83. La question est donc de savoir si ces matériaux ne datent pas plutôt de son installation à Mayence, une garnison beaucoup plus proche de Trèves, entre la guerre Chatte et la disparition de la légion, après la révolte de Saturninus en 89. On daterait ainsi la phase « rouge » du règne de Domitien, nonobstant le décor de troisième style, dont la mode, en Belgique, peut avoir duré plus longtemps qu'on ne le pense. Ce léger décalage de la chronologie permettrait d'établir une construction de la première phase « verte » au début du règne de Vespasien, après la reprise en main du territoire en 70.

Simple hypothèse, évidemment, car si rien ne vient sérieusement contredire la construction chronologique de H.-P. Kuhnen, qui remonte en fait à W. Reusch, rien ne vient non plus l'étayer de manière très convaincante, et le doute doit donc, en ce cas, rester de rigueur. On voit combien l'absence d'étude neuve sur le matériel céramique est ici irritante, car, au delà de l'histoire même de ce palais, c'est aussi la question de l'évolution urbanistique de la ville qui est en jeu. Le complexe s'inscrit en effet dans un grand axe monumental est-ouest qui commence à l'ouest au pont sur la Moselle et mène à l'amphithéâtre à l'est en passant par le forum. La date de son édification n'est donc pas un point de détail pour notre compréhension de l'urbanisme trévire.

Revenons à l'hypothèse du palais du procureur dont j'ai dit que je la faisais mienne. Il est bien clair, si on l'accepte, qu'elle représente une étape importante dans la marche progressive de Trèves vers le statut qui sera plus tard le sien de capitale provinciale. Le présent ouvrage constitue donc une contribution essentielle de l'archéologie à l'histoire de la cité des Trévires, et il faut remercier H.-P. Kuhnen et tous ceux qui ont collaboré à la rédaction et à la publication de cette remarquable étude de nous l'avoir donnée, malgré la difficulté incontestable de l'exercice. Mais, comme le fait à juste titre remarquer l'auteur qui en dresse une liste dramatiquement longue, d'autres dossiers essentiels du riche passé de Trèves attendent encore d'être publiés, depuis bien trop longtemps!

F-75002 Paris
 INHA, 2 rue Vivienne
 E-Mail: redde.michel@yahoo.fr

Michel Reddé
 École pratique des hautes Études

ANNELIES KOSTER, The Cemetery of Noviomagus and the Wealthy Burials of the Municipal Elite. Descriptions of the Archaeological Collections in Museum Het Valkhof at Nijmegen Band XIV. Museum Het Valkhof, Nijmegen 2013. € 49,50. ISBN 978-90-6829-103-2. 463 Seiten mit Abbildungen, Tabellen und 80 Tafeln.

Mit einer Einführung in die historische Entwicklung und Bedeutung der römischen Zivilsiedlung beginnt A. Koster ihre Monografie zu den „reichen“ Gräbern aus Nijmegen-West (Kap. 1): Noviomagus, kurz nach dem Bataveraufstand 70 n. Chr. als Nachfolgerin des *civitas*-Vorortes der Bataver (*Batavodunum* bzw. *oppidum Batavorum*) gegründet und unter Trajan um 100 n. Chr. im Rahmen eines Urbanisierungsprogrammes für Niedergermanien in den Stand eines *municipium* „*Batavorum Ulpia Noviomagus*“ erhoben, im unmittelbaren Weichbild von Legionslager und *canabae* im Osten, mit städtischem Gepräge durch hippodamisches Straßennetz und öffentliche Gebäude, aber auch mit gewerblichem Charakter, der durch Streifenhäuser mit Resten von Produktionsbetrieben (Keramik, Metall- und Beinverarbeitung) archäologisch nachgewiesen ist.

Die Verleihung des Stadtrechtes um 100 n. Chr. lässt sich archäologisch nicht nur in baulichen Veränderungen, sondern epigraphisch auch in einer Einwanderungswelle von Personen mit *cognomen Ulpus* erkennen. Nach Errichtung einer Stadtmauer zu Ende des 2. Jahrhunderts, wohl im Zusammenhang mit den politischen Unruhen im Nordwesten des Römischen Reiches, führten die Germaneneinfälle des 3. Jahrhunderts dann zwar nicht zum vollständigen Ende, aber doch zu großen Veränderungen im Erscheinungsbild der Stadt.

Inchriftliche Quellen und Reste öffentlicher Bauten belegen die Rolle von Noviomagus als zentralem Verwaltungsort. Eine gute Anbindung an das Verkehrs- und Handelsnetz war zudem durch die Lage der Stadt am Südufer des Flusses Waal mit Brücke und Fluss gegeben; sowohl Flussbrücke als auch Hafen sind schriftlich und archäologisch bzw. epigraphisch überliefert.